L'ABEILLE DE LA N. ORLEANS

Journal publié en français et en anglais

NOUVELLE-ORLEANS :

MERCREDI MATIN, 10 AVRIL.

FEUILLETON.

LE BARON DE TRENCK

PAR

MM. OCTAVE FÉRÉ ET SAINT YVES.

L'EXIL.

XV.

LES OBSÈQUES DU PANDOUR.

(Suite.)

Heureusement, un complice restait, n'était une femme, mais il y a aussi des moyens de se venger par des tortures morales, qui frappent autant que les fers.

Quant à Schepperl, un tel misérable était justiciable du bâton, en attendant la potence, à laquelle il était prédestiné.

Mais pour bâtonner ce coquin, et pour infliger à cette autre créature perverse quelque châtiment ignominieux et cuisant, il fallait sortir de prison.

La mort de François avait mis fin aux motifs qui justifiaient la rétension de Frédéric à l'arsenal. Il pensait donc qu'il suffisait qu'il adressât une simple requête pour se rappeler au ministre, et que son élargissement suivrait bientôt.

Il restait environ une heure de nuit. Il remit ses papiers en liasse et les plaça dans sa poche, décidé à ne pas s'en séparer avant d'en avoir fait bon usage, souffla sa lumière et se coucha.

Au jour, quand la diane eut réveillé la garde, il se leva et se disposa à prendre la plume.

Il avait les premiers mots, lorsqu'un bruit inusité retentit dans le corridor voisin, des pas plus nombreux que ceux des surveillants ordinaires arrêtèrent à sa porte.

La plume s'arrêta entre ses doigts. Qu'était cela ? sa délivrance ou une aggravation ?

Il y a des instants où l'homme le plus agueri contre les émotions et les pressentiments cède, comme le plus faible, à leur influence et surtout à leur soudaineté.

La clef s'ouvrit avec un appareil menaçant, avec ou cliquetis de trousseaux de clefs, qu'on lui avait épargnés jusqu'alors.

Il vit les guichetiers se ranger, des soldats, le fusil au bras, arrêtés en face de lui, contre le mur de la galerie, le commandant de l'arsenal entra sévère et sombre comme il ne l'avait jamais vu.

—Qu'on s'assure de monsieur, ordonna ce fonctionnaire.

Aussitôt deux des soldats s'avancèrent et se placèrent à la droite et à la gauche du prisonnier.

—Ne serait-il permis, monsieur, demanda celui-ci au commandant, de solliciter l'explication d'un traitement auquel vos bontés ne m'ont pas habitué ?

—Mes bontés!.....répéta le commandant en couvrant Frédéric d'un regard plein de reproches et de menaces; oui, vous en fîtes un loyal usage, monsieur le baron.

—Mais encore, commandant, me direz-vous?.....

L'officier se détourna en haussant dédaigneusement les épaules, et montrant la couchette aux guichetiers :

Déplacez ce meuble, leur dit-il.

Tout était découvert : en enlevant les tentures de la chambre du Pandour, on avait dérangé la paroi destinée à dissimuler la percée, et un simple coup d'œil dirigé par cette issue, à travers la cuisine des deux murs, avait laissé voir le travail analogue pratiqué du côté opposé.

En supposant que François de Trenck eût fait la première trouée, et que sa mort fût survenue avant qu'il eût pu en profiter, il devenait évident que la seconde ne pouvait être que l'ouvrage de son cousin, soit seul, soit de complicité avec lui.

Or, les choses ne s'offraient pas aux autorités sous les couleurs sombres dont l'imagination de notre héros s'était complu à les orner ; il y avait tentative en faveur d'un condamné d'Etat, et cela de la part d'un étranger, d'un Prussien, dans une prison autrichienne.

Dans un cas si grave, les questions de parenté, les circonstances d'attachement personnel formaient plutôt un grief qu'une atténuation, et cette persistance de Frédéric à faire évader son cousin, quand il était déjà incarcéré pour lui avoir fourni un plan dans ce but, constituait une récidive très répréhensible.

Pendant que ces réflexions peu rassurantes jaillissaient à son cerveau, les geoliers obéissaient, et le bois de lit écarté laissait voir l'orifice du double conduit, si hardiment pratiqué, d'une cellule à l'autre.

Le commandant de l'arsenal le lui montra, et lui dit froidement :

— Vous faut-il d'autres explications, monsieur ?

— Non, commandant, répondit-il, abattu par ce dernier coup. Je comprends votre sévérité. Mais j'espère que l'on prendra en considération le motifs qui m'ont inspiré, et surtout celui ci, que j'ai agi non pour moi, qui n'en avais pas besoin, mais pour venir en aide à un infortuné auquel mes efforts n'ont pas profité.

L'officier supérieur ne jugea pas à propos de discuter cette thèse, et ses instructions étant données d'avance à ses gens, il leur dit brièvement :

— Conduisez le prisonnier à son nouveau cachot.

Il avait dit cachot, et c'en était un, en effet, non plus une cellule ou une chambre.

Le jour y descendait par un œil-de-bœuf percé au haut d'une paroi, hors de la portée de Trenck, malgré sa taille de six pieds. Le confortable y était proscrit : le lit était dur, la table brute, et l'auguste siège se composait d'un escabeau.

Tout moyen de correspondance, toute communication avec le dehors lui furent rigoureusement refusés.

Il ne vit que le seul guichetier chargé de le servir, et dire de nettoyer à peu près ce de regrettable réduit, de lui apporter sa nourriture et d'inspecter minutieusement les murs et les meubles, pour s'assurer qu'il ne préparait aucun nouvelle évasion, et ne cherchait pas à utiliser pour lui-même le fameux plan conçu malgré lui pour son cousin.

Pendant quinze mortels jours il se trouva réduit à ce morne isolement, en proie à une incertitude qui ajoutait à son angoisse, privé même de la faculté accordée aux autres détenus, de circuler à certaines heures pour respirer un air moins malsain.

Il pensait pourtant trop de justesse d'esprit pour faire retomber sur le commandant, ni sur ses aucuns protecteurs, la rigueur de ce traitement. Il comprenait que son imprudence les justifiait ; il entretenait des sentiments de colère et de vengeance, c'était contre la perfidie de François et contre la duplicité de la baronne, sa méprisable femme. Il maudissait l'un avec l'énergie d'un homme désespéré auquel se vengeance échappe, et il surtendait contre l'autre le dessein de la châtier à sa manière.

Au milieu de cette torture morale, que centuplait le seul sont en état de comprendre qui ont passé par les angoisses d'une réclusion immédiate, et surtout par celle d'un isolement rigoureux, son guichetier lui autorisa qu'il allait comparaître devant une commission supérieure.

Enfin, il aurait donc quelqu'un à qui parler, et quels que fussent les membres de cette commission, mieux valait leur sévérité que cette situation intolérable.

La comparution devant avoir lieu dans l'arsenal même, il n'eut qu'à suivre son gardien.

Après avoir traversé d'immenses labyrinthes de couloirs, des cours, des postes, il arriva à la salle des réunions habituelles de l'administration de l'arsenal et des prisons.

Devant une table couverte d'un tapis, siégeaient plusieurs personnages, dont les uniformes indiquaient les importantes fonctions ; au milieu d'eux, indépendamment du commandant de la place, il reconnut avec un secret espoir le comte de Kaunitzeck.

Le sévérité du commandant semblait cependant s'être communiquée au comte, qui ne répondit pas à son salut muet, et parut ne voir en lui qu'un accusé inconnu. Ce fut lui qui prit la parole en sa qualité de président.

—Les faits qui vous amènent ici, dit-il, offrent un caractère particulièrement grave, monsieur le baron. Le conseil pense que vous même les appréciez ainsi.

J'attends avec respect que le conseil les expose pour lui soumettre ma défense, répondit-il.

—Soit. Comme ce sont des actes patens, établis par des preuves irrécusables, peu de mots me suffiront.

Non content d'avoir transmis ou cherché à transmettre à un prisonnier d'Etat un plan d'évasion, vous avez travaillé, des votre entrée dans cette forteresse, à lier des communications avec lui.

Je le nierais vainement, c'est vrai. Effrayé de son état désespéré, je n'ai pas cru que je regardais comme mon meilleur ami, j'ai voulu me rapprocher de lui et faciliter sa fuite.

C'est un point essentiel et sur lequel le conseil et le ministre se seraient peut-être montrés indigens, mais pour cela vous avez employé un moyen infâme et criminel.

—Infâme! s'écria-t-il..... répéta Frédéric, croyant avoir mal entendu.

—Nieres vous, au moyen des communications employées par vous entre votre chambre et celle de votre parent, lui avoir procuré un narcotique d'un effet irrésistible?

Trench se tut pour laisser à ses juges et à ses membres du comité un regard empreint d'un étonnement profond.

—Répondez!.....un narcotique n'a-t-il pas été transmis, voire par vous à François de Trenck dans sa prison !

—C'est-à-dire, s'écria Frédéric, que l'on m'accuse d'avoir empoisonné mon cousin!.....

Il surprit à cet chan soudain l'échange d'un regard mêlé de surprise entre les membres du comité.

—Ou ne vous accuse pas de l'avoir empoisonné, reprit le gouverneur de Vienne, mais d'avoir cherché à faciliter son évasion au moyen d'un somnifère, ce qui revient au même.

—Mais, dit Frédéric, insistant à son tour sur le point qui le frappait le plus,—puisque on soutient, d'après ce que je jeune conjecturer, a été la cause de sa mort !.....

—Allons, monsieur le baron, s'exprimèrent par un mouvement assez irrésolu, mais infiniment fâcheux pour de vains subterfuges.

—Des subterfuges! Sur l'honneur, Excellences, ce que je cherche, ce ne sont pas des explications ou de prises, injustes de ma part, de responsabilité à encourir, mais bien la vérité, et j'attends avec respect que le conseil veuille bien me la faire connaître.

—Puisque vous avez cru devoir, répondit le comte, vous adresser à nous, nous vous la ferons connaître, mais à la condition que vous ne nous interrompiez plus.

Frédéric s'inclina avec respect que le conseil le dispose pour lui soumettre ma défense, reprit-il.

—Soit. Comme ce sont des actes patens, établis par des preuves irrécusables, peu de mots me suffiront.

Non content d'avoir transmis ou cherché à transmettre à un prisonnier d'Etat un plan d'évasion, vous avez travaillé, dès